

P. Mauro-Giuseppe Lepori OCist

Femmes de compassion, affectées par la souffrance de tout le créé

J'aimerais contribuer à votre réflexion sur la conversion écologique à laquelle le Pape François nous appelle par l'encyclique *Laudato si'*, et sur comment accueillir cet appel dans votre vie religieuse féminine, en concentrant ma méditation sur le thème de *la compassion*, sur sa nature révélée dans le Christ, sur sa qualité féminine qui doit interpeller aussi les hommes, et sur comment la contemplation de ce mystère devrait nous conduire à en devenir le ferment dans le monde d'aujourd'hui.

Au cœur de la compassion

Méditer sur notre relation avec le monde, avec la création, avec l'humanité, à la lumière du thème de la compassion, je crois que c'est comme se placer au centre de la question en prenant conscience que ce centre est un cœur. Cela peut paraître sentimental. Mais, en réalité, plus le monde avance dans sa course désorientée, et plus nous percevons que le vrai problème de l'humanité, de l'Église, et en elle de la vie consacrée, n'est pas seulement ou principalement d'avoir perdu la direction du chemin, mais d'en avoir perdu le centre, le cœur qui doit animer la marche.

Dieu a gardé les Israélites pendant quarante ans dans le désert pour les éduquer à ne pas tant se fixer sur le but de leur marche que sur le centre qui les accompagnait vers le but en donnant sens à chacun de leurs pas ou de leurs arrêts.

Ce Dieu qui se tient au milieu du peuple en chemin vers sa terre, vers sa maison, qui est-il ? Il s'est présenté dès le début comme *un Dieu de compassion*, un Dieu poussé par la compassion et qui pousse à la compassion :

« J'ai vu, oui, j'ai vu la misère de mon peuple qui est en Égypte, et j'ai entendu ses cris sous les coups des surveillants. Oui, je connais ses souffrances. Je suis descendu pour le délivrer de la main des Égyptiens et le faire monter de ce pays vers un beau et vaste pays, vers un pays, ruisselant de lait et de miel (...). Maintenant, le cri des fils d'Israël est parvenu jusqu'à moi, et j'ai vu l'oppression que leur font subir les Égyptiens. Maintenant donc, va ! Je t'envoie chez Pharaon : tu feras sortir d'Égypte mon peuple, les fils d'Israël. » (Ex 3,7-10)

« Je connais ses souffrances. Je suis descendu ».

La connaissance, dans le sens biblique du terme, n'est pas simple information, mais une participation amoureuse. Dieu est affecté par ce qu'il voit, par ce qu'il connaît. C'est une connaissance d'amour qui unit celui qui connaît à ce qu'il connaît, comme lorsqu'un homme et une femme s'unissent dans l'amour conjugal. Dieu dévoile ici la dimension très profonde de sa compassion, qui se révélera pleinement dans le Christ crucifié. Dès cette révélation à Moïse depuis le buisson ardent, Dieu fait connaître sa

compassion en acte, qui veut dire « souffrir avec », se faire proche de la souffrance de l'autre, offrir au souffrant sa propre présence, sa proximité, celle que Jésus incarnera, et qu'il décrira dans la parabole du bon Samaritain qui se fait proche et prochain de l'homme blessé par les brigands : « Mais un Samaritain, qui était en route, arriva près de lui ; il le vit et fut saisi de compassion. Il s'approcha, et pansa ses blessures en y versant de l'huile et du vin ; puis il le chargea sur sa propre monture, le conduisit dans une auberge et prit soin de lui. » (Lc 10,33-34)

La compassion comporte une « descente » : « Je connais ses souffrances. Je suis descendu pour le délivrer » (Ex 3,7-8). C'est ainsi que nous devons comprendre l'infinie et inconcevable « descente » du Fils de Dieu jusqu'à l'incarnation, la passion et la mort : « Lui, ayant la condition de Dieu, ne retint pas jalousement le rang qui l'égalait à Dieu. Mais il s'est anéanti, prenant la condition de serviteur, devenant semblable aux hommes. Reconnu homme à son aspect, il s'est abaissé, devenant obéissant jusqu'à la mort, et la mort de la croix. » (Phil 2,6-8)

Nous ne devons jamais interpréter l'humilité du Christ en la détachant de sa compassion, une compassion qu'il partage avec le Père.

Lorsqu'il crie son sentiment déchirant d'être abandonné par le Père – « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » (Mt 27,46 ; Ps 21,2) –, on dirait que Jésus, pour ne pas trahir la compassion du Père pour l'humanité, accepte de renoncer à la consolation de la communion avec lui. C'est comme si l'amour éternel et indissoluble qu'il partage avec le Père venait à se concentrer uniquement dans la compassion pour le monde, comme si la compassion était le dernier fil incassable qui reste pour l'unir au Père lorsque tous les autres fils de la corde se sont brisés sous le poids du péché du monde que le Fils crucifié porte pour nous.

Pour nous aussi, la compassion du Christ représente alors le noyau indestructible de l'amour qui doit ou devrait nous unir à Dieu et à nos frères et sœurs, quoi qu'il arrive.

La compassion du Dieu impassible

Dans son encyclique sur l'espérance, *Spe salvi*, le Pape Benoît XVI a mis en évidence une phrase de saint Bernard de Clairvaux qui a toujours le génie de concentrer tout le mystère en quelques mots :

« La foi chrétienne nous a montré que vérité, justice, amour ne sont pas simplement des idéaux, mais des réalités de très grande densité. Elle nous a montré en effet que Dieu – la Vérité et l'Amour en personne – a voulu souffrir pour nous et avec nous. Bernard de Clairvaux a forgé l'expression merveilleuse : *Impassibilis est Deus, sed non incompassibilis* [Sermons sur le Cantique, 26,5]. Dieu ne peut pas souffrir, mais il peut compatir. L'homme a pour Dieu une valeur si grande que Lui-même s'est fait homme pour pouvoir compatir avec l'homme de manière très réelle, dans la chair et le sang, comme cela nous est montré dans le récit de la Passion de Jésus. De là, dans toute souffrance humaine est entré quelqu'un qui partage la souffrance et la patience ; de là se répand dans toute souffrance la *con-solatio* ; la consolation de l'amour qui vient de Dieu et ainsi surgit l'étoile de l'espérance. » (*Spe salvi*, n. 39)

Dans le Sermon 26 sur le Cantique des Cantiques cité ici par Benoît XVI, saint Bernard exprime son deuil pour la mort de Gérard, son frère de sang, qui l'avait suivi au monastère et qui avait été son cellérier et un grand soutien pour lui. Bernard ne cache pas sa grande douleur, et il s'adresse à son frère défunt en sollicitant sa compassion envers lui et la communauté qui continuent de vivre au milieu des épreuves de la vie terrestre. Bernard dit à son frère que c'est vrai que Dieu dans la gloire du Ciel ne souffre pas, et les âmes qui sont en Dieu non plus, « mais – ajoute-t-il – celui qui est attaché à Dieu n'est qu'un même esprit avec lui, et est tout transformé dans son amour. Il ne peut avoir de pensée ni de goût que pour Dieu, et tout ce qu'il goûte et pense est Dieu même, parce qu'il est tout plein de lui. Or Dieu est amour, et plus une personne est unie à Dieu, plus elle est remplie d'amour. Et quoique Dieu soit impassible, il n'est pas incapable de compassion, puisque c'est une qualité qui lui est propre de faire toujours grâce et de pardonner. Il faut donc aussi, mon cher frère, que tu sois miséricordieux, puisque tu es uni à celui qui l'est si fort. Il est vrai que tu ne peux plus être malheureux, mais bien que tu sois incapable de souffrir, tu ne laisses pas de compatir aux souffrances des autres [*qui non pateris, compateris tamen*]. Ton affection n'est pas diminuée, mais changée, et, en te revêtant de Dieu, tu ne t'es pas dépouillé du soin que tu avais de nous, puisque Dieu même daigne bien en prendre soin. Tu as quitté ce qu'il y avait d'infirmes en toi, mais tu n'as pas perdu ce qu'il y avait de charitable ; car la charité ne peut pas finir, tu ne m'oublieras jamais. » (*Sup. Cant.* 26,5)

La nature de l'événement chrétien

Ce que saint Bernard souligne ici est une grande intuition : Dieu, pour nous unir à l'Amour qu'il est par essence, pour nous unir à lui et former un seul esprit avec lui, donc pour nous diviniser, il a choisi la voie de la compassion, la voie de souffrir avec nous. La compassion est désormais le lieu de l'union de Dieu avec l'humanité et de l'humanité avec Dieu. La compassion est la forme de l'humanisation de Dieu et de la divinisation de l'homme. Sans cette conscience du mystère, nous ne comprenons pas la nature et l'enjeu du christianisme, sa nouveauté absolue et aussi sa valeur universelle, car rien n'est plus universel que l'amour de Dieu et la souffrance humaine.

Jésus, dans la parabole du bon Samaritain, comme dans d'autres paraboles sur la miséricorde, aime faire remarquer que la compassion est un sentiment inscrit dans le cœur humain : quel père ne donnerait pas un pain à ses enfants ? Quel berger ne chercherait pas sa brebis perdue ? Et pourtant, l'être humain peut oublier la compassion, et surtout il la circonscrit aux membres de sa famille, de sa nation et sa culture. Avec la parabole du bon Samaritain, Jésus met en question toute réduction de la compassion, la délimitation de cette universalité que la compassion devrait avoir si elle correspondait à ce qu'elle est, le reflet de Dieu dans l'homme. Jésus révèle que la compassion est la vraie religion, la vraie fidélité à Dieu, si bien qu'un étranger infidèle, comme le Samaritain, devient modèle de vie plus qu'un prêtre ou un lévite qui ont parfaitement accompli leurs devoirs religieux à Jérusalem.

Avant la venue du Christ, et surtout avant sa mort en Croix, l'homme a pu et même dû être compatissant en obéissant à la nature de son cœur ou à la Loi et aux prophètes

de l'Ancien Testament. Avec le Christ, la mesure de la compassion n'est désormais plus humaine mais celle du Dieu incarné, la mesure de la compassion d'un Dieu qui s'est fait homme souffrant avec toute l'humanité. La Passion du Christ ne montre pas seulement combien Dieu a souffert *pour* nous, mais *avec* nous. Dieu ne pouvait pas souffrir pour nous sans souffrir avec nous. Il a souffert pour nous en souffrant avec nous. La Passion du Christ est toute compassion.

C'est pourquoi la compassion du Christ est la substance de notre Salut, et donc la voie de notre Salut. Pour cela saint Bernard n'hésite pas à « rappeler » à son frère Gérard qu'il ne peut pas demeurer au Ciel sans demeurer dans la compassion de Dieu pour ses frères sur la terre. D'ailleurs, même Jésus n'est pas monté au Ciel, à la droite du Père, sans y introduire, avec son humanité, sa compassion. C'est le sens des blessures, surtout celle du côté transpercé, que le Ressuscité porte sur son Corps, même glorieux. Elles ne sont plus des blessures de souffrances, de passion, mais de compassion. Ce sont des blessures d'intercession. « En Jésus, le Fils de Dieu, (...) nous n'avons pas un grand prêtre incapable de compatir à nos faiblesses, mais un grand prêtre éprouvé en toutes choses, à notre ressemblance, excepté le péché. Avançons-nous donc avec assurance vers le Trône de la grâce, pour obtenir miséricorde et recevoir, en temps voulu, la grâce de son secours. » (He 4,14-16)

Le Christ, et tous les élus avec lui, à commencer par la Vierge Marie, ne peuvent plus pâtir, mais ils continuent de compatir dans un amour ardent et éternel.

Apprendre la compassion

Dieu qui est amour s'est donc révélé par la compassion, s'est révélé comme compassion. L'image de Dieu en nous, à laquelle et pour laquelle nous sommes créés, doit alors se retrouver par un chemin de conformation à la compassion du Christ. C'est l'ascèse chrétienne fondamentale, car, comme je disais, c'est par cela que nous sommes divinisés. La perfection du Père, que le Christ nous donne comme but du chemin de notre vie, coïncide avec sa miséricorde : « Vous serez parfaits comme votre Père céleste est parfait » (Mt 5,48) – « Soyez miséricordieux comme votre Père est miséricordieux » (Lc 6,36). On traduit aussi : « Soyez compatissants comme votre Père est compatissant ».

Nous trouvons un bel exemple de cette ascèse de la compassion du Christ dans la Règle de saint Benoît, au chapitre 27 consacré à la sollicitude compatissante que l'abbé et la communauté doivent avoir envers les frères qui, pour une grave faute, sont exclus de la vie communautaire. Ils sont appelés « *delinquentes fratres* » (RB 27,1) : littéralement, selon l'étymologie du verbe latin *delinquere*, ce sont les frères qui ont « abandonné », qui ont « délaissé » le bon chemin, la vie correcte, leur juste place dans la vie commune. Tout le chapitre offre plusieurs conseils pour chercher et retrouver le frère et le ramener à sa place dans la communauté.

Au fond, le grand exemple du « frère délinquant » est Judas Iscariote que Pierre définit, avant l'élection de Matthias, comme celui qui « a déserté sa place en allant à la place qui est désormais la sienne » (Ac 1,25). Or, dans ce même discours, Pierre décrit le destin final de Judas d'une manière très crue, mais significative : « Il tomba la tête la première, son ventre éclata, et toutes ses entrailles se répandirent » (Ac 1,18b).

C'est comme une caricature macabre de la compassion de Dieu, du Dieu qui, en Croix était transpercé au côté – peut-être au même moment où Judas répandait ses entrailles ! –, pour répandre par ses « entrailles de miséricorde », comme chante le Benedictus (Lc 1,78), non pas la mort, mais la vie qui sauve tous les « délinquants », tous les pécheurs de la terre.

La compassion du Christ s'insère au cœur du drame humain qui est le drame d'une liberté appelée à l'amour, à la vie, à la joie, mais qui peut choisir, comme Judas, la haine, le mensonge, la mort, le désespoir.

Mais si la compassion du Christ s'exprime en faveur des frères et sœurs « délinquants » que nous sommes, en faveur de l'humanité perdue, égarée, elle devient aussi un chemin de retour, de conversion : elle permet de retrouver le chemin perdu, la place perdue, la maison du Père. À la fin du chapitre 27, saint Benoît utilise, la seule fois dans sa Règle, le verbe « compatir » en demandant à l'abbé d'imiter le bon berger de l'Évangile, le Christ, qui « eut une si grande compassion [*tantum compassus est*] de la faiblesse [de la brebis égarée], qu'il daigna la charger sur ses épaules sacrées et ainsi la rapporter au troupeau » (RB 27,9).

Il s'agit alors de vivre la compassion du Christ comme chemin, comme voie, qui nous sauve et sauve l'humanité de son égarement. Cela vaut non seulement pour les « frères délinquants » envers qui il faut manifester la compassion du Christ, mais aussi pour ceux et celles que le Christ appelle à incarner sa compassion pour le monde. C'est la grande loi de la miséricorde, de l'amour compatissant auquel Dieu nous appelle en nous le montrant, en nous en offrant l'expérience. L'Évangile, comme déjà l'Ancien Testament, est clair sur le fait que c'est en faisant miséricorde qu'on la reçoit : « Heureux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde ! » (Mt 5,7). La compassion du Christ est la voie du salut tant pour ceux qui la reçoivent que pour ceux qui l'exercent. Nous sommes sauvés par l'amour miséricordieux et dans l'amour miséricordieux : peu importe de quel côté de de cette flamme nous nous trouvons, car, en soi, il n'y a que l'amour et tout se passe en lui.

Le Christ nous demande avec insistance qu'en nous laissant aimer par sa compassion, nous en devenions les instruments pour nos frères et sœurs en humanité. Si le Dieu impassible est venu, s'il est descendu dans notre humanité pour compatir, il est évident que ce « voyage », cette « descente », nous devons les vivre nous aussi, nous en premier lieu, en suivant Jésus bon Pasteur.

De la tête de l'homme au cœur de la femme

C'est ici que, selon moi, le rôle de la femme devient primordial, et il est important que nous en devenions conscients, les femmes et les hommes, aussi pour mieux saisir l'Évangile de la compassion, et donc du salut, et pouvoir l'annoncer, le transmettre au monde et à toute la création.

Lors de la dernière Cène, Jésus a voulu annoncer sa compassion dans une forme très simple et douce, comme pour montrer que même l'aspect tragique de la compassion du Crucifié ne doit pas nous faire oublier que la compassion de Dieu est celle d'un père qui aime comme une mère.

Jésus montre son amour « jusqu'au bout » (Jn 13,1), jusqu'à l'extrême compassion de la Croix, en lavant les pieds de ses disciples. Là aussi, il s'agit d'une descente, d'un abaissement physique et spirituel. C'est un geste de compassion, une prise en charge de ce qui dans l'autre est le plus bas, le plus sale, de ce qui est plus humain, le plus terre-à-terre dans la créature humaine. Ce n'est pas une humiliation à sens unique, seulement de la part de celui qui lave les pieds de l'autre : celui qui se laisse laver les pieds aussi doit descendre dans l'humilité de permettre qu'on connaisse, touche et partage sa misère. En effet, Jésus veut que cette compassion soit réciproque, que ses disciples se lavent les pieds « les uns aux autres » (Jn 13,14).

Il y a un mystère, un paradoxe dans cette réciprocity de compassion, dans cette descente les uns par rapport aux autres. Comme s'il s'agissait d'une descente continue qui demande un continu ajustement vers le bas. Comme pour créer une circulation de compassion entre les êtres humains qui reflète dans l'abîme de notre misère l'abîme de la charité que s'échangent les Trois Personnes de la Trinité...

Mais ce que je veux souligner dans cette scène qui, pour saint Jean, a un caractère eucharistique, illustrant le don total du Corps et du Sang du Christ, c'est que Jésus a appris ce geste de compassion humaine des femmes qui l'ont pratiqué envers Lui, de la pêcheuse aimante et de Marie de Béthanie (cf. Lc 7,37-38 ; Jn 12,34).

Jésus essaye d'apprendre ce geste féminin à ses disciples masculins, comme il l'a appris lui-même.

Ce n'était jamais facile pour Jésus d'apprendre à ses apôtres sa compassion pour l'humanité. Chaque fois que Jésus l'exprimait envers les foules, envers les pauvres et les petits, ses disciples masculins avaient bien de la peine à la comprendre, à l'accepter, à y entrer. Ils se mettaient toujours à calculer le « coût » de la compassion du Christ, comme Judas calcula en trois secondes le prix du parfum que Marie de Béthanie versait sur les pieds du Seigneur (cf. Jn 12,4-5). Pensons aussi à la remarque de Philippe lorsque Jésus le provoqua en lui faisant remarquer que la foule avait besoin de pain : « Le salaire de deux cents journées ne suffirait pas pour que chacun reçoive un peu de pain » (Jn 6,7).

Chaque fois que ses disciples se mettent à calculer, le résultat est qu'ils se disent à priori incapables de correspondre à la compassion de Jésus. Et alors ils essayent de l'éteindre, de distraire Jésus de ce sentiment imprudent et dangereux. Ils estiment que même les enfants dérangent la personne et la mission du Maître. Ces hommes opposaient toujours leur vision raisonnable de la réalité à l'événement du Christ venu compatir avec nous sans mesure, sans bornes, sans limites, sans calculs.

Alors il y a comme un conflit, une guerre d'usure entre le cœur compatissant de Jésus et la tête raisonnante des disciples. Conflit qui atteint peut-être son sommet, et son point de rupture, au moment où Simon Pierre veut empêcher la Passion du Christ : « À partir de ce moment, Jésus commença à montrer à ses disciples qu'il lui fallait partir pour Jérusalem, souffrir beaucoup de la part des anciens, des grands prêtres et des scribes, être tué, et le troisième jour ressusciter. Pierre, le prenant à part, se mit à lui faire de vifs reproches : "Dieu t'en garde, Seigneur ! cela ne t'arrivera pas." Mais lui,

se retournant, dit à Pierre : “Passe derrière moi, Satan ! Tu es pour moi une occasion de chute : tes pensées ne sont pas celles de Dieu, mais celles des hommes.” » (Mt 16,21-23)

Si nous pensons que toute la Passion du Christ est une com-passion avec l’humanité égarée, nous comprenons combien la résistance des disciples à la tendre compassion de Seigneur était une méprise totale de leur lien avec lui, de sa mission et de la leur. Ils faussaient tout le sens de l’événement chrétien. Leur « pensées » qui raisonnaient selon leurs critères, leur mesure, leur fermeture sur soi, leur autoréférentialité, leur peur, étaient vraiment un courant « satanique » opposé à celui de l’amour compatissant qui animait toute la mission du Fils de Dieu incarné.

Chaque fois que ses disciples opposent cette « pensée » à la compassion de Jésus, lui les renvoie à une conversion, à une *métanoïa*, qui veut dire changement d’esprit, de pensées, de jugement. Un changement qui est un passage pascal des pensées de la tête aux pensées du cœur, aux pensées de compassion. Il s’agit de se convertir des pensées calculatrices aux pensées compatissantes, pour que, entre notre cœur et la détresse de l’autre, il n’y ait plus de distance mesurée, mais une proximité de communion. La pensée calculatrice garde une distance qui peut être une séparation définitive, sans possibilité de proximité avec l’autre. La pensée compatissante est celle du bon Samaritain qui ne calcule pas comme les deux autres qui passent avant lui, mais se laisse déterminer par la compassion qui lui fait vivre une communion immédiate avec la souffrance de l’homme blessé. La mesure de la compassion est alors déterminée par la détresse de l’autre, par sa souffrance qu’on ne peut pas mesurer sans l’embrasser, sans s’en charger et faire un chemin en la prenant sur soi.

La vraie conversion

Nous comprenons alors que la vraie conversion, dans laquelle Jésus a accompagné ses disciples avec patience mais décision, est essentiellement celle de passer d’une distance abstraite à une compassion réelle. La conversion doit au fond casser les séparations, les murs que nous bâtissons entre nous-mêmes et notre prochain, entre nous-mêmes et notre frère ou sœur en humanité.

Jésus se fait lui-même effacement de la distance, se fait Pâque, Agneau immolé pour détruire les murs de séparation. Comment ? Par sa compassion qui le conduit à s’identifier à ceux et celles avec qui il compatit. Il souffre tellement avec le frère souffrant, aussi avec le frère perdu et pécheur, qu’il devient une seule chose avec lui. La compassion du Christ est une communion totale. Elle n’est pas un sentiment : elle est une présence, sa présence, la descente du Dieu compatissant en ceux et celles avec qui il compatit.

Ce fut le point crucial de la conversion de saint Paul, dans la rencontre avec le Christ souffrant avec ses disciples persécutés. Toutes les idées et les raisonnements parfaits de Saul s’effondrent devant la réalité d’une compassion qui est présence de Dieu justement là où Saul frappe au nom de Dieu : « Il fut précipité à terre ; il entendit une voix qui lui disait : “Saul, Saul, pourquoi me persécuter ?” Il demanda : “Qui es-tu, Seigneur ?” La voix répondit : “Je suis Jésus, celui que tu persécutes.” » (Ac 9,4-5)

Au fond, le choc qui marqua Saul pour toute sa vie fut la découverte que son Dieu était un Dieu totalement identifié à sa compassion. Pour cela, la conversion de Paul aboutira à l'adhésion totale de sa personne aux souffrances du Christ, à une compassion totale avec la Passion du Seigneur : « Avec le Christ, je suis crucifié. Je vis, mais ce n'est plus moi, c'est le Christ qui vit en moi. Ce que je vis aujourd'hui dans la chair, je le vis dans la foi au Fils de Dieu qui m'a aimé et s'est livré lui-même pour moi. Il n'est pas question pour moi de rejeter la grâce de Dieu. En effet, si c'était par la Loi qu'on devient juste, alors le Christ serait mort pour rien. » (Ga 2,19-21)

Ce qui nous justifie, ce qui nous sauve, c'est l'adhésion à la compassion rédemptrice du Christ. Jésus a souffert avec nous pour que nous puissions être sauvés en compatissant avec lui. Au fond, grâce au mystère pascal, nous pouvons vivre à l'envers la parabole de l'incarnation de Dieu. Dieu, comme disait saint Bernard, ne pouvait pas pâtir, mais il pouvait compatir. Nous, nous ne savions pas vraiment compatir, mais nous pouvions pâtir. La compassion du Christ réalise la rencontre et la communication entre ces deux conditions, la divine et l'humaine, et ainsi le Dieu, qui dans sa compassion a pu souffrir, nous permet dans notre souffrance de pouvoir compatir.

Pour accueillir le salut, Dieu ne nous demande pas tant d'entrer dans sa passion, mais dans sa compassion. Ce n'est pas tant la souffrance qui va nous sauver, mais l'amour de compassion qu'il nous demande de partager avec lui, et donc avec tous.

La compassion, c'est le Christ

Paul, comme tous les saints, a compris et vécu une vérité bouleversante qui a ébranlé surtout toute la religiosité et la morale pharisaïques : la compassion de Dieu n'est pas seulement une attitude qu'il nous demande d'imiter ; *la compassion est Dieu même avec nous*, la compassion est l'Emmanuel, la présence de Dieu au fond de notre humanité. Pour être compatissants, nous ne devons pas seulement faire comme Dieu, mais l'accueillir, le laisser entrer dans notre vie, et surtout laisser notre vie entrer en lui, s'unir à la sienne. *La compassion coïncide avec le Christ présent*. Elle n'est pas seulement un sentiment, mais une présence.

Saint Bernard, dans un sermon pour la Vigile de Noël, utilise une autre expression géniale pour décrire l'événement chrétien : « *Venire voluit qui potuit subvenire* – Il a voulu venir, Celui qui aurait pu se contenter de nous aider » (3^e Sermon pour la veille de Noël).

La compassion de Dieu est justement ce « venir » plutôt que de se contenter de nous aider. Il n'a pas secouru notre souffrance de loin, mais il est venu souffrir avec nous, il est venu jusqu'à notre souffrance, jusqu'à notre mort, même notre souffrance et notre mort comme conséquences de notre péché, de notre rébellion à Dieu. Toutes les blessures que l'homme inflige au Fils de Dieu crucifié deviennent immédiatement sources de salut. Comme l'écrit saint Pierre : « Lui-même a porté nos péchés, dans son corps, sur le bois, afin que, morts à nos péchés, nous vivions pour la justice. Par ses blessures, nous sommes guéris. » (1 P 2,24)

Après la mort et la résurrection du Seigneur, les apôtres vivent de la conscience que la compassion qui sauve coïncide avec la présence du Christ, et que leur compassion

ne peut être efficace que si elle manifeste et transmet la compassion du Christ présent, la compassion en acte du Dieu-avec-nous, la présence du Christ dans la souffrance des hommes. « Pierre déclara : “De l’argent et de l’or, je n’en ai pas ; mais ce que j’ai, je te le donne : au nom de Jésus Christ le Nazaréen, lève-toi et marche.” » (Ac 3,6)

Le mystère de la Croix est l’accomplissement de ce mystère. Lorsque Jésus dit : « J’ai soif ! », on lui donne à boire du vinaigre, et c’est à ce moment qu’il dit « Tout est accompli ! » et remet l’esprit (cf. Jn 19,28-30).

Le vinaigre est le symbole du vin de la joie humaine des noces qui est dénaturé, qui est devenu souffrance amère. Jésus boit cette coupe jusqu’à la lie. *La coupe de la communion est pour lui la coupe de la compassion jusqu’au bout de la Passion.* Il ne peut plus y avoir pour toute souffrance humaine une autre compassion que celle du Crucifié. La compassion comme sentiment, tous peuvent la sentir, l’éprouver, et aussi agir en conséquence, mais *la compassion comme événement*, la compassion comme personne n’existe que dans le Christ. Ontologiquement, l’amour n’existe qu’en Dieu, n’est une Personne qu’en Dieu ; de même, la compassion ne peut exister que dans la personne du Christ crucifié pour nous, souffrant notre souffrance, mourant de notre mort.

Quand l’homme compatit avec l’homme, ce n’est au fond que le partage d’une souffrance qui est déjà commune, qui est notre souffrance, même si l’autre, en ce moment, souffre davantage et plus innocemment que moi. Il suffit de penser à la souffrance des enfants. Un adulte bien portant, lorsqu’il se trouve devant la souffrance d’un enfant, s’il n’est pas totalement obtus et insensible, ne peut pas vivre sa compassion sans un sentiment de culpabilité, parce qu’il saisit que la souffrance de l’innocent est sa souffrance, celle dont, d’une manière ou d’une autre, il est responsable. Seule la compassion du Christ est absolument innocente, absolument gratuite. Il compatit avec une souffrance qui n’est pas la sienne, qui ne serait même pas possible si la liberté de Dieu ne la choisissait pas, si la liberté de Dieu n’était pas pur amour.

Il y a quelques années, j’ai reçu au monastère à plusieurs reprises la visite d’un groupe de bonzes japonais. Une amitié est née dans un grand respect réciproque. La dernière fois, à la fin de la visite, leur supérieur se mit à regarder le crucifix de la salle où nous nous trouvions et, au moment de prendre une photo de nous deux, il me demanda d’aller la faire sous cette croix. J’ai compris qu’il saisissait que dans l’absurde d’un Dieu suspendu à une croix, mort, il y avait un mystère qui nous unissait et qui touchait le drame de notre humanité assoiffée d’une compassion qui ne se satisfait pas de la compassion humaine.

Je me rappelle qu’en ce moment j’ai pensé à une affirmation du Christ : « Moi, quand j’aurai été élevé de terre, j’attirerai à moi tous les hommes. » (Jn 12,32)

Que signifie cela ? Que la compassion de Dieu est là, elle est donnée au monde et ne peut pas être reprise, car un amour qui va jusqu’à la mort en croix ne peut pas être repris, ne peut pas revenir sans avoir aimé et sauvé l’humanité entière. « Tout est accompli » avec la mort du Fils de Dieu en croix. Il nous a aimé jusqu’à la fin, une fin éternelle dans laquelle nous sommes aimés maintenant et toujours, et tous, sans exceptions, sans exclusions.

Et vous n'avez pas voulu !

Mais un jour, peu avant sa Passion, en regardant la ville de Jérusalem, – en pleurant, remarque saint Luc – Jésus a exprimé ce qui peut vraiment rendre vaine cette compassion infinie et universelle de Dieu pour l'humanité :

« Jérusalem, Jérusalem, toi qui tues les prophètes et qui lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants comme la poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et vous n'avez pas voulu ! Voici que votre temple vous est laissé : il est désert. En effet, je vous le déclare : vous ne me verrez plus désormais jusqu'à ce que vous disiez : Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! » (Mt 23,37-39)

« Vous n'avez pas voulu ! » C'est cela le grand problème : ne pas accueillir la compassion de Dieu, ne pas accueillir le Christ là où il prend sur lui tout le mal et le péché du monde, toute la souffrance ; ne pas lui permettre de transformer toute la souffrance du monde en sa Passion rédemptrice qui nous sauve.

La grande question n'est pas tout d'abord d'imiter la compassion du Christ, mais de l'accueillir, d'accepter que le Christ se fasse proche de notre souffrance, de notre misère, pour que notre souffrance et notre misère deviennent siennes, nous unissent à lui et unissent toute la famille humaine sous les ailes de sa compassion.

L'image de la poule que Jésus a l'humilité de s'attribuer est une image de tendresse maternelle. Une image assez extraordinaire, aussi dans son symbolisme, car seulement un grand et doux oiseau aux ailes larges et un corps plumeux, qui peut protéger et réchauffer de nombreux poussins, exprime toutes les dimensions de la tendresse que Dieu veut communiquer à la famille humaine. Refuser cela est signe d'arrogance pure et simple, de pure et simple présomption de pouvoir se protéger et se consoler soi-même, ou de prétendre n'avoir aucun besoin de protection et de consolation.

Les ailes de cette tendresse divine demeurent étendues sur le monde dans l'attente qu'on veuille l'accepter, qu'on la veuille comme tendresse avec un visage, comme compassion personnelle de « Celui qui vient au nom du Seigneur ». Il ne s'agit pas de le susciter, de le convaincre de venir, mais de le « bénir » : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! »

Bénir celui qui vient. C'est l'accueil libre, dans la plénitude de la liberté qui est la joie de l'avènement, de la présence gratuitement donnée de l'autre.

La joie et la compassion des femmes

Se réjouir de la venue de l'autre est la joie de la femme, la joie de la maternité : « La femme qui enfante est dans la peine parce que son heure est arrivée. Mais, quand l'enfant est né, elle ne se souvient plus de sa souffrance, tout heureuse qu'un être humain soit venu au monde. Vous aussi, maintenant, vous êtes dans la peine, mais je vous reverrai, et votre cœur se réjouira ; et votre joie, personne ne vous l'enlèvera. » (Jn 16,21-22)

C'est comme si, au moment d'entrer dans sa Passion, au moment de manifester sa compassion jusqu'au bout, Jésus annonçait à ses disciples qu'ils auront besoin d'un cœur de femme, d'un cœur de mère, pour accueillir pleinement le mystère de la Rédemption. Il n'annonce pas cette joie de femme, d'épouse et de mère, comme une exigence, mais comme le reflet en eux de sa Résurrection, comme une grâce dont ils feront l'expérience, une grâce, une joie qui leur sera donnée avec le Ressuscité. Est-ce un hasard si les premières à voir le Ressuscité, à s'en réjouir, étaient des femmes ?

Tout l'Évangile et même toute la Bible sont parcourus de cette joie des femmes disant de tout leur cœur : « Béni soit celui qui vient ! » : bénie soit la présence de l'autre, le don de l'autre qui vient partager ma vie, mon cœur, ma peine et ma tristesse pour les transformer en plénitude de joie !

C'est par cette prédisposition de se réjouir de la venue de l'autre que la femme saisit la première le mystère de la compassion. Les femmes de l'Évangile accueillent la compassion du Christ en y entrant, en la partageant. Elles savent par instinct que c'est de cela que l'homme a besoin.

La femme, surtout, sait *passer par la compassion*. L'accouchement est justement un moment où la mère et l'enfant com-pâtissent, partagent la souffrance, pour aboutir à la joie de la vie et de la rencontre, la joie de la communion.

La première apparition de Marie dans l'évangile de Jean, aux noces de Cana, illustre très bien cette attitude (cf. Jn 2,1-11). La compassion de Marie est tout d'abord dans son attention féminine à la situation. Marie semble être la seule à s'apercevoir du manque de vin à cette noce. Et elle ne réagit pas comme feront souvent les apôtres qui, face à la détresse des autres, demandaient à Jésus de les renvoyer pour qu'ils se débrouillent tout seuls sans les déranger (cf. Mt 14,15). Marie voit l'embarras et s'en sent responsable, le prend en charge et en a soin. Cela est proprement féminin. Mais, en même temps, elle sait que ce n'est pas elle qui a les moyens de soulager ce désarroi. Marie sait qu'elle peut compatir, mais que, pour consoler vraiment, sa compassion doit passer par la compassion du Fils. Alors la Vierge inaugure le moyen fondamental qu'a l'être humain pour accueillir la compassion du Christ : celui de la demander.

La prière est l'attitude où la compassion impuissante que nous éprouvons face à la détresse de l'homme et de la création permet à Dieu d'exprimer sa compassion toute-puissante. Aux noces de Cana, on dirait que la compassion de Marie engendre et provoque celle du Christ : « Femme, que me veux-tu ? Mon heure n'est pas encore venue ! » (Jn 2,4). En réalité, Jésus fait simplement remarquer à sa Mère que la compassion qu'elle demande et accueille n'est pas seulement un apitoiement pour une situation d'épreuve passagère et au fond banale, mais la compassion universelle de Dieu pour toute détresse humaine, qui ira jusqu'au bout sur la Croix, à l'Heure pascale de la Rédemption.

Remarquons qu'à Cana comme au Calvaire (cf. Jn 19,26), Jésus s'adresse à sa Mère avec le titre de « femme », comme pour exprimer sa conviction que le grand rôle et la mission de la femme est justement d'ouvrir le monde à l'Heure pascale de la compassion du Christ qui vient répondre d'une manière surabondante à la défaillance de joie et d'amour de l'humanité et de toute la création.

La prière qui ouvre une source de compassion

Pour moi, l'une des pensées les plus profondes et les plus belles sur la compassion et la prière est celle qu'Isaac le Syrien exprime dans le 30ème de ses *Discours ascétiques* : « Couvre celui qui a failli (...). Tu lui rends courage. Et la pitié de ton Maître te porte. Secours par ta parole les faibles et les cœurs affligés. Si ta main donne d'abondance, la droite de Celui qui embrasse l'univers te tiendra. Dans la peine de la prière et l'attention de ton cœur unis-toi aux cœurs affligés, et s'ouvrira devant ce que tu demandes une source de compassion. »

Fonder la compassion sur la prière veut dire cultiver la conscience que le vrai besoin de tout homme est le besoin de Dieu, de sa proximité, de son amour. Dans toute détresse, c'est cela le fond de la souffrance, même lorsqu'on souffre d'une maladie ou pour n'importe quelle raison. Il ne faut pas perdre de vue cela, autrement on ne pourra pas compatir en partageant une vraie espérance. Il y a des maux qui ne passeront pas, il y a des détresses, des souffrances, des maladies, des dégâts dans l'homme et dans la nature qui sont humainement et naturellement irréparables. Mais la foi nous donne l'assurance qu'au cœur même de toute souffrance et de toute détresse, la perception de la présence aimante de Dieu est une consolation plus forte que toute tentation de désespoir.

Lorsque nous prions, lorsque nous cultivons la conscience de la présence et de l'amour de Dieu, nous travaillons vraiment à la consolation du monde, nous vivons une compassion qui va jusqu'au bout de la détresse humaine.

Sans cela, nous risquons aujourd'hui de rater un *kairos*, tout particulièrement dans la vie consacrée, et peut-être tout spécialement dans la vie consacrée féminine. Nous diminuons, nous sommes de plus en plus faibles, nous manquons de souffle, surtout par rapport aux grandes détresses et aux égarements du monde. Beaucoup réagissent et s'activent, en particulier les jeunes, et c'est très bien, il faut le faire, c'est urgent de le faire ! Mais il y a un niveau de la question où tout engagement humain se révèle inefficace, où l'homme ne peut rien faire, c'est-à-dire où rien de ce que fait l'homme ne peut être la source de la solution du problème.

Jésus a coupé court à cette prétention qui a toujours un arrière-goût amer du péché originel. Il nous dit : « Sans moi, vous ne pouvez rien faire. » (Jn 15,5)

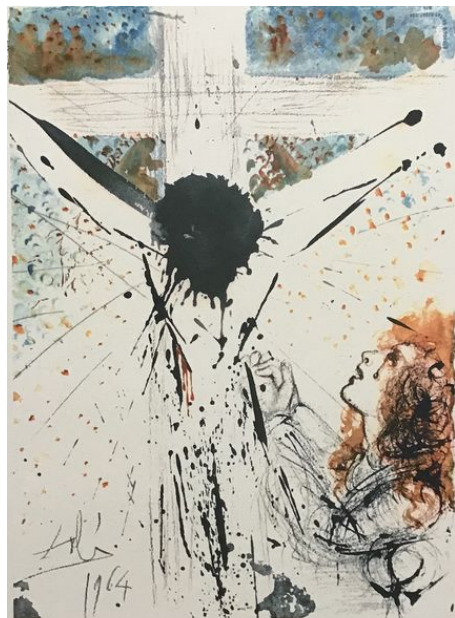
Cette parole est une lame tranchante qui coupe net entre la vie et la mort, entre la fécondité et la stérilité, entre le sens et le non-sens de notre vie et de notre vocation. « Sans moi...rien ! » ; ce qui veut dire : « Avec moi ... tout ! »

Qui se tiendra sur la crête de cette parole ? Qui acceptera, librement, cette exigence absolue où le Christ seul peut compatir à l'universelle détresse ?

Il ne s'agit pas d'être pieux, de nous réfugier dans une prière-alibi, qui serait la forme la plus mesquine de non-compassion, comme celle des pharisiens, ou du prêtre et du lévite qui passent sans rien faire à côté de l'homme blessé par les brigands. Qui sait, ils ont peut-être prié pour lui en donnant une bonne conscience religieuse à leur indifférence inhumaine...

Il s'agit au contraire de devenir effectivement « Samaritains » du monde et d'entrer dans une compassion qui, seule, s'attendrit sur la souffrance de l'humanité jusqu'au fond : jusqu'à la compassion du Christ.

Comme dit Isaac le Syrien : on ne prie pas vraiment sans s'unir aux cœurs affligés, sans que notre cœur et notre corps, notre temps et nos efforts, nos pensées et nos sentiments touchent les blessures, même infectées, de l'humanité.



Mais cela doit être tout d'abord vécu dans ce qu'il appelle « la peine de la prière », dans une demande qui crie et qui nous fait mal, dans une « passion de la prière », une prière de compassion qui ouvre sur ce que nous regardons, touchons, et sur le peu que nous arrivons à faire, la « source de la compassion », le Cœur blessé du Christ, la seule compassion qui ne tarit jamais ; la seule qui sait désaltérer la soif de toute la création. Comme l'exprime le psaume 68, qui décrit la Passion du Christ : « Je m'épuise à crier, ma gorge brûle ! » (Ps 68,4). Phrase que Salvador Dalí a admirablement illustrée dans une lithographie des années '60, où il représente une femme pleine de douleur qui crie tout près du Christ crucifié, en tendant son regard et ses mains jointes vers lui.

La mort pour la vie

Il est évident que nous vivons dans l'Église, dans la vie consacrée comme dans le monde entier une époque de grande impuissance. Une grande impuissance aussi par rapport aux conséquences de nos erreurs, des attitudes inadéquates vécues dans le passé ou les négligences dans la formation. Plus les moyens humains sont devenus puissants, et plus l'homme semble devenu impuissant à les maîtriser ; au niveau humain, spirituel, moral, ou dans notre usage abusif de la création. Et plus les problèmes augmentent, et plus augmente aussi la fragilité de nos forces. Nous ne pouvons plus ne pas admettre notre faiblesse et notre impuissance. Dans la politique, dans l'économie, on essaye encore de se rassurer avec des fausses promesses de pouvoir, avec des perspectives illusoire de sécurité. On n'apprend jamais que l'erreur est justement de chercher la sécurité dans un pouvoir qui serait dans nos mains en l'arrachant aux mains des autres. Ou bien, nous nous laissons glisser avec résignation dans une apathie qui laisse aller les choses et l'humanité à la dérive. Beaucoup de personnes ou de communautés se laissent glisser dans la mort, avec résignation.

Il y a une mort pour la mort et une mort pour la vie. Qu'est-ce qui fait la différence ? Écoutons le Christ : « Amen, amen, je vous le dis : si le grain de blé tombé en terre ne meurt pas, il reste seul ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit. » (Jn 12,24)

Paradoxalement, ce qui fait la différence entre une mort stérile et une mort féconde est la mort elle-même, le fait même d'accepter la mort comme condition de la vie. C'est la mort qui donne au grain de blé de porter beaucoup de fruit, de fruit de vie. Jésus est

venu nous donner la vie nouvelle en nous donnant une mort nouvelle, une nouvelle manière de vivre la mort. Et sous le mot « mort » nous pouvons comprendre tout ce qui meurtrit notre vie et la vie du monde. Tout ce qui apparemment ou réellement nous fait passer par la mort, dans le Christ peut devenir source de vie nouvelle, d'une vie que le grain de blé qui meurt ne voit pas, qui vue de l'extérieur semble un rêve, une illusion impossible à se réaliser, mais qui en réalité est toute présente dans le grain de blé. Dans un seul grain de blé il y a en puissance toutes les plantes et les épis qui suivront sa mort jusqu'à la fin du monde. Pour nous, la foi, l'amour et l'espérance sont la vie sans fin qu'il nous est donné d'expérimenter à travers toute mort que nous acceptons de vivre pour la fécondité du Royaume.

Cette loi de la vie et de la fécondité, qui est la loi de la fécondité de la compassion du Christ jusqu'à la mort, est le secret de la fécondité de tout ce que nous sommes et nous faisons pour la vie du monde et de la création. Ce n'est pas que la loi du grain de blé soit une alternative à l'engagement, même actif, même militant, pour le bien de l'humanité. Elle doit au contraire pénétrer tout ce que nous faisons et tout ce que nous ne pouvons pas faire, parce que la loi du grain de blé est la condition de toute fécondité, de la fécondité de la force comme de la faiblesse, du grand nombre comme du petit, de la jeunesse comme de la vieillesse, de la vie comme de la mort.

Mais avoir cette conscience et vivre de cette conscience est notre tâche spécifique de chrétiens dans l'humanité et de religieuses et de religieux parmi les chrétiens, dans l'Église. Il n'y a que nous qui pouvons, comme les martyrs des premiers et de tous les siècles, garder actif dans la pâte du monde le levain pascal de cette conscience et de cette expérience qui annoncent que même la mort, unie au Christ, engendre la vie.

Si nous ne sommes pas témoins de cela, notre compassion pour tout le créé sera stérile, ne sera plus qu'une commisération qui s'unit au désespoir universel qui ne voit d'autre horizon que la mort. Il y a des manières de s'engager dans les luttes sociales et écologiques qui en réalité ne font qu'alimenter le désespoir universel en chevauchant les illusions générales, et nous devons en être conscients, car sinon nous ratons notre ministère prophétique de compassion et d'espérance, de compassion pour l'espérance, auquel le Pape François n'arrête pas de nous appeler et nous inciter.

Pour vivre cela en vérité, nous avons besoin de tout ce qui, dans notre charisme, nous unit au Christ comme les sarments à la vigne : la prière, la vie fraternelle en communauté, l'obéissance, la chasteté, la pauvreté, l'humilité, le service des pauvres... Seulement en vivant tout dans cette perspective, il devient possible de vivre nos impuissances et nos faiblesses avec une paix profonde et féconde.

Notre prophétie consiste à transformer toute l'impuissance que nous subissons en *impuissance choisie pour le Christ*, en impuissance unie à lui dans la foi, en conscience et expérience que, si sans lui nous ne pouvons rien faire (cf. Jn 15,5), notre union avec lui lui permet de « faire toutes choses nouvelles » (Ap 21,5).

Notre prophétie, celle qui peut réellement et joyeusement compatir avec le monde entier et tout l'univers, est celle de cette jeune et humble femme de Nazareth qui, forte uniquement de son union avec Jésus, a chanté le Magnificat de la nouveauté du Royaume déjà accomplie.